

Le silence du poète se prolonge

Abraham B. Yehoshua, David Jassine and Simon Riga

Volume 14, Number 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yehoshua, A. B., Jassine, D. & Riga, S. (1972). Le silence du poète se prolonge. *Liberté*, 14(4-5), 18–58.

Le silence du poète se prolonge

Hier soir, de nouveau, il est rentré tard, sans se soucier du bruit qu'il pouvait faire. Comme si mon sommeil ne comptait pas. Longtemps, ses pas ont résonné dans l'appartement vide, toutes lumières allumées dans l'entrée, et, sans fin, il remuait des papiers. Enfin, le silence. J'ai flotté à nouveau vers cet assoupissement de vieillard qui est maintenant mon sommeil incertain. Et avec cela, la pluie. Depuis trois semaines, le ciel se déverse sur nous, obstinément, martelant les vitres.

Où traîne-t-il toutes les nuits ? Je n'en sais rien. Une fois, j'ai réussi à le suivre un certain temps, mais une vieille connaissance, raseur tenace, m'a happé au coin d'une rue, s'est agrippé à ma manche, et, bien sûr, le gamin a disparu.

Les pluies ont transformé la plaine en un borbier d'asphalte, de sable et d'eau. Tel-Aviv à la saison des pluies, sans canalisations, sans égoûts, toutes de mares et de fondrières. Et à l'horizon, la mer, grisaille grasse, grognant comme pour fuir la ville géante et revenir enfin à l'infini.

Il n'est pas encore cinq heures, et déjà les fenêtres prennent leur teinte blême. Que s'est-il passé ? Il a apparu dans mon rêve, bien solidement debout, là devant moi, pas loin du rivage, me semble-t-il, serrant contre lui des oiseaux décolorés comme pour les empêcher de voler. Son sourire me paraissait étrange. Il était là devant moi, me regardant tout droit et souriant faiblement.

De sa chambre me parvient le bruit assourdi de son ronflement, et je sais que je ne pourrai plus dormir. Demain, ou le jour d'après, un autre bateau lèvera l'ancre, et je le prendrai enfin. Toute cette détresse va se dissoudre, je le sais. Il ne me reste qu'à faire durer ma dignité jusqu'à l'instant du départ. Ce n'est plus l'affaire que d'une vingtaine, d'une trentaine d'heures.

Je ne le vois pas, mais je sais : il est noyé dans le sommeil, mains croisées, yeux bien clos, bouche béante et souffle clair.

Il faut d'abord que je le décrive. Dire comment il est. Je crois pouvoir le faire maintenant car ses traits ont pris une sorte de plénitude définitive alors qu'il n'a pas encore dix-sept ans. Depuis quelque temps, je le vois qui ne change plus comme quelqu'un qui ne changera plus.

Sa silhouette légèrement penchée, sa taille impressionnante comme courbée sous l'humiliation. Sa nuque plate, et son visage mal dégrossi, épais, massif. Le front et les joues criblés de boutons. La trace noirâtre d'une barbe naissante. Ses cheveux raides. Ses lunettes.

Je n'ignore pas que les gens pensent qu'il est simple d'esprit ; je serais même prêt à l'admettre. C'est l'opinion commune, et même mes filles la partagent. Il n'y a pas là de quoi me gêner, moi, après tout, rien qui puisse porter atteinte à l'idée que l'on se fait de la clarté de mon intelligence à moi. J'ai compulsé beaucoup d'ouvrages scientifiques sur la question, et je puis vous assurer qu'il s'agit d'un simple accident de la nature. D'ailleurs il ne me ressemble pas ; entre lui et moi, pas le moindre trait commun, à part quelque chose, peut-être, dans sa robustesse. Je n'ai aucun doute là-dessus, mais j'y insiste : il n'est qu'un cas-limite ; c'est cela, il se meut à la limite. La preuve ? Ses yeux. Je suis le seul qui le regarde souvent dans les yeux. Et je dis : parfois (pas souvent, je l'admets), son regard s'illumine de quelque chose comme d'une lueur d'insondable vitalité.

Et il n'y a pas que ses yeux — et pourtant...

Il est le fils de ma vieillesse. Ce fut une de ces naissances-accident. une erreur, un miracle malheureux. Nous étions déjà, sa mère et moi, d'un pied dans la vieillesse.

Cette époque d'avant sa naissance, j'en garde un vif souvenir. Un printemps doux, très long, merveilleux. Et moi, le poète avec ses cinq recueils de vers déjà publiés, j'avais décidé de ne plus écrire. C'était sûr et certain, irrévocable. Une décision définitive née d'un profond désespoir. C'est bien ce printemps-là que j'en étais venu à me dire que je devais me taire.

La musique m'échappait.

Mes amis les plus proches, depuis un certain temps, me décourageaient. Tout au panier. Les vers des jeunes poètes me laissaient perplexes, me mettaient mal à l'aise. En cachette, j'ai tenté d'écrire dans leur style : jamais je n'ai rien fait de plus mauvais. « Eh ! bien, à partir de maintenant, je vais me taire... Et d'ailleurs je m'en fiche ! » Mais ce silence dérégla le bel ordre des choses. Tantôt nous nous couchions le soir à peine tombé, et tantôt nous sortions pour tuer la nuit dans des cafés bondés, à écouter des palabres vides de sens, à bavarder avec des artistes gâteux, rongés de jalousie, moribonds.

Et ce long printemps merveilleux, tout de vents légers et d'éclatantes floraisons. Je traînais en ville, perdu, misérable, nerveux comme un condamné. Je voulais me souler et n'y parvenais pas. Je faisais sonner bien haut mon silence, je railais ces automates à écrire des vers, je me lançais dans des bagarres, je rigolais, je bavardais sans fin, je vidais mon cœur à tout venant. Et la nuit, je polissais des « lettres au rédacteur » sur quelque problème de transports publics, soignant le style avec une minutie de maniaque, et souffrant.

Puis cette grossesse inopinée.

Cette honte.

Nous l'apprîmes aux premiers jours de l'été. Nous fîmes de longues promenades, puis nous nous enfermâmes à la maison, et en vîmes à nous excuser auprès des filles qui regardaient avec stupeur s'arrondir leur vieille maman, et auprès des cousins lointains qui venaient, sans rien dire, regarder le nouveau-né.

Il naquit en plein hiver, par une pluie glaciale. Des paillettes de gelée blanche parsemaient les restes d'herbes dans le jardin.

Nous étions maintenant prisonniers du bébé. Les filles ne s'en occupaient pas du tout, et s'absentaient le plus souvent possible. Nous aurions voulu nous chanter l'un à l'autre « O merveilleuse nativité ! » mais le cœur n'y était pas. Décidément pas du tout. Ces levers somnambuliques au milieu de la nuit jusqu'à la ligne d'ombre de l'arbre sur le mur parmi les langes humides déployés à travers toute la chambre. Tout suintait le découragement.

Le bébé grandissait en silence. Len'ement, lourdement. Il traînait sur ses repas, noyé d'indifférence. Aujourd'hui, regardant en arrière, je m'en souviens comme d'un oisillon grisâtre agitant ses ailes maigrelettes dans son petit lit à côté du mien.

Ce n'est que vers ses trois ans que nous commençâmes à nous douter de quelque chose. Pas moi, les filles. Ses gestes étaient paresseux ; il butait sur les mots, une plante sans grâce. Les filles disaient : c'est un crétin. Les amis examinaient la forme de son visage, cherchant les signes évidents de ce que nous n'osions nous avouer.

Je ne me souviens pas bien de cette période. J'étais préoccupé des maladies de sa mère qui s'éteignait rapidement. Elle ne s'était jamais remise de son accouchement tardif. Nous ne pouvions rien faire d'autre que la regarder s'éloigner vers le désert, partir toute seule vers le crépuscule et la nuit.

On la voyait changer d'un jour à l'autre.

L'enfant avait six ans lorsque mourut sa mère. La démarche lourde, renfermé mais non rêveur, il n'était vraiment affectueux avec aucun d'entre nous. Non, certainement pas rêveur. Toujours tendu, comme plein de terreurs, sans jamais de sérénité. Si je lui passais la main dans les cheveux, il tremblait.

J'aurais voulu dire avec compassion « Orphelin ! » mais ma langue s'y refusait. Il ne réagit pas à la disparition de sa mère quoique je l'aie, dans ma détresse, traîné avec nous à l'enterrement. Jamais il ne la réclama, comme s'il avait compris que son départ était définitif. Quelques mois après sa mort, toutes ses photos disparurent de la maison ; quand

nous nous en aperçûmes, il ne nous vint pas à l'idée que c'était lui. Lorsque nous y pensâmes, il était trop tard. Vers le soir, il nous conduisit dans un coin du jardin, sous le peuplier, vers une sorte de petite tombe, dans les débris d'un vieux four à chaux ; là, emballés dans un vieux torchon, des lambeaux de photos déchirées.

Longtemps il resta devant nous, debout sous les branches, bousculant des mots, les yeux flambants.

Les choses n'en étaient pas plus claires pour autant.

Mais pour la première fois nous nous aperçûmes que nous avions devant nous un petit homme.

Pour la première fois aussi, je le battis. J'étais incapable de me retenir. Je l'agrippai par le bras et le frappai droit au visage. Puis les filles le battirent. Pourquoi l'ont-elles battu, elles ?

Il ne comprenait pas.

Il parut d'abord étonné, puis il pleura et se jeta à terre. Nous l'avons relevé et ramené à la maison.

Je compris alors qu'il connaissait la maison et régnait sur chaque recoin. Il avait retrouvé des photos de sa mère dans de vieux albums ; dans le jardin, il s'était découvert une cachette que j'ignorais. Depuis vingt ans que nous habitons ici et que, des nuits entières, je marchais de long en large dans ce petit jardin, jamais je ne m'étais douté qu'il y avait là de la chaux éteinte, blanchâtre et desséchée.

Etaient-ce les premiers signes ? Je ne le sais toujours pas. Mes deux filles et moi n'étions pas encore prêts à comprendre. Nous n'avions peur que de la honte et du scandale ; ne pouvant les dissimuler, du moins tentions-nous de les atténuer.

Il faut comprendre. Les filles n'étaient pas encore mariées...

A la rentrée, je l'inscrivis dans une école de banlieue. La première semaine, je quittais plus tôt mon travail pour l'attendre à la sortie de l'école ; je craignais que les autres ne le brutalisent.

Il marchait lourdement à côté de moi, sa main dans la mienne, sous le ciel brûlant de septembre, son cartable tout neuf suspendu à l'épaule, le chapeau enfoncé sur le crâne, la

bouche entr'ouverte, le souffle légèrement sifflant, les yeux regardant droit les choses sans les fixer, vides.

Des connaissances me saluent, approchent, me serrent la main, se penchent sur lui, prennent sa petite main, la serrent, se forcent à sourire. Il lève sur eux un regard morne qui les glace. Un crétin, un crétin total !

Au bout d'une semaine, je le laissai rentrer seul. Je n'avais rien à craindre. Les enfants n'avaient pas besoin de se donner du mal pour le tenir à l'écart ; il avait toujours été seul.

Cette année-là, les filles se marièrent. Les deux le même jour, dans l'effolement, comme si on les pressait, comme si elles voulaient fuir ; ce n'étaient encore que des enfants.

Une année agitée. Pas de semaine sans une surprise-partie. Les larmes aux yeux, les filles me suppliaient de le cacher. J'avais la faiblesse d'y consentir. Je l'emmenais errer dans les rues, dans la campagne, au bord de la mer.

Nous ne nous parlions pas. Nous regardions le soleil se coucher, et les premières étoiles. A vrai dire, j'étais seul à regarder ; lui, il était là, immobile, tête baissée. Quand vint la saison des pluies et que les champs devinrent boue, il fallut bien rester à la maison. Les prétendants apparaissaient à l'horizon comme des nuées de tempêtes, suivis de leurs amis et des amis de leurs amis, et toute la maison était prise dans l'ouragan de leur fumée et de leurs rires. Au début, nous le cachions dans la chambre de bonne, mais s'il ne s'endormait pas, nous le faufilions dans la cuisine. Il était assis là, en pyjama, regardant les allées et venues ; plus tard, il se mit à essuyer la vaisselle : d'abord les cuillers seulement ; puis on lui confia les couteaux.

Petit à petit, il parvint à s'insinuer jusqu'au salon, au coeur du brouhaha, il commença à passer les petits fours ou les baguettes salées, puis il aida à servir les boissons ; il se mit à enflammer des allumettes pour ceux qui sortaient une cigarette. Au début, sa présence médusa les invités. Un silence plana sur la pièce. Une sorte de terreur douçâtre. L'un des prétendants bondit même de sa chaise pour se réfugier, rageur, près de la fenêtre, à l'abri de l'ombre. A travers le silence qui

pesait sur le salon, on n'entendait que la respiration difficile de l'enfant qui allait toujours de l'un à l'autre, solennellement. Personne ne lui refusa petit four ou baguette salée.

Puis ils s'habituerent à lui. Les filles s'amollirent jusqu'à supporter sa présence. Ses menus services devinrent indispensables. Par exemple, tard dans la nuit, à l'heure où tout le monde est fatigué, il leur apportait comme une lumière renouvelée. Quelqu'un, qui avait un peu trop bu, s'intéressait soudain à l'enfant, le serrait contre lui, lui parlait longuement. L'enfant se raidissait entre ces bras qui le retenaient, son regard se figeait. Puis il allait vider les cendriers.

Cette année-là, à la fin de l'été, il ne resta que nous deux à la maison.

Les filles se marièrent le même jour, vers la fin d'août. Sous un ciel imperturbablement bleu, un après-midi, on dressa un grand dais dans notre jardin. L'herbe desséchée bruissait sous les pieds de dizaines d'amis. J'étais, Dieu sait pourquoi ! ému à en pleurer. Quelque chose se brisait en moi. J'embrassais tout le monde, je serrais les gens sur mon cœur, je m'esuyais les yeux sans arrêt. L'enfant n'assistait pas à la noce. Quelqu'un, l'un des fiancés peut-être, s'était occupé de l'éloigner. On le ramena tard le soir. Je saluais le départ des derniers invités lorsque je l'aperçus, assis à l'une des tables dressées dans le jardin, dans ses habits de tous les jours, sauf qu'on lui avait noué une cravate rouge autour du cou. On lui avait fourré dans la main un énorme morceau de gâteau, et étendu sur les genoux une serviette sale. Il mâchait distraitemment, les yeux suspendus à la lune jaune qui jouait dans les branches de l'arbre.

Je me suis approché de lui sans rien dire et lui ai passé lentement la main sur la tête.

Il sursauta, laissant tomber le gâteau.

Je dis : « Cette lune... comment dire?... C'est une belle lune ».

Il regarda la lune comme s'il ne l'avait pas vue auparavant.

C'est ainsi que débuta notre vie commune, l'un près de l'autre, dans la maison tranquille au milieu des flacons de parfum et des mouchoirs déchirés qui traînaient un peu partout. Moi, le poète sans voix, et lui, l'enfant faible d'esprit et solitaire.

Voilà, il était là, devant moi, au coeur de la solitude.

Maintenant, je comprends.

Inutile de m'étendre sur sa solitude à l'école. Dès la première semaine, on l'avait relégué tout au fond, loin des autres, dans un coin ; il n'en bougea plus. Les instituteurs avaient tout de suite vu qu'il n'y avait rien à en tirer.

Sur ses livrets scolaires, toujours la même remarque : « Impossible à juger » suivie d'une signature hésitante. Je n'ai jamais compris pourquoi on le laissait monter de classe en classe. Il lui est certes arrivé de redoubler, ou même de tripler, une classe, mais il avançait. Je me demande si on voulait me faire une faveur. Quelques maîtres, peut-être, aimaient mes vieux poèmes.

Aux réunions de parents, j'arrivais toujours en retard, dernier parmi les derniers, au moment où l'obscurité envahissait l'école et que les instituteurs, épuisés, s'affalaient sur leurs chaises, sans force, face à des classes vides et dévastées comme un champ de bataille sous la lumière crue des ampoules au bout de leur fil nu.

J'apparaissais furtivement à la porte, pétrissant le seul chapeau que je possédais. Ma crinière blanche (je portais les cheveux longs) faisait fuir les derniers parents, un père ou une mère, jeunes. Les instituteurs me regardaient, souriaient vaguement, et me tendaient une main molle.

Je m'asseyais devant eux.

Que pouvaient-ils m'apprendre de neuf ?

Parfois, ils avaient oublié qui j'étais.

« Monsieur... ? Le père de qui ? »

Je disais le nom, la poitrine soudain serrée.

Ils fouillaient dans leurs papiers, sortaient sa fiche vierge, se frottaient le visage de leurs mains, fermaient les yeux, et demandaient sèchement :

« Jusqu'à quand ? »

Cela veut dire : jusqu'à quand le garder puisqu'il n'y a aucun espoir.

Moi, je me tais.

Les voilà en colère. Peut-être les ténèbres qui descendent, dehors, ont-elles raison de leur patience. Ils veulent, ils y insistent, que je les débarrasse de lui. Pour en faire quoi ? Ils ne savent pas. Ailleurs, quelque part. Peut-être faudrait-il le remettre à une institution...

Progressivement, leur irritation retombe. Bien sûr, il n'est pas dangereux. Non, il ne les dérange pas, pas du tout. Au contraire, il est toujours attentif, remarquablement sérieux. Il a toujours les yeux fixés sur ceux du maître. Il semble même qu'il essaye de faire ses devoirs.

Je triture plus fort mon chapeau qui redevient une sorte de pâte informe. Je jette un regard furtif sur la classe parsemée de détrit, de papiers déchirés, de bouts de crayons. Au tableau, des dessins grotesques. De petites larmes débordent de mes paupières. Quelques mots pour promettre que j'aiderai mon fils. Tous les soirs, je travaillerai avec lui. Pourquoi désespérer ? Ce n'est qu'un cas-limite.

Mais à la maison, le soir, le désespoir m'assaille. Devant un livre ouvert je suis assis avec lui, des heures entières, et... rien ! Inerte à côté de moi, il ne bouge pas ; mes paroles s'éparpillent comme l'huile sur l'eau. Quand je le laisse enfin, il retourne à sa chambre, s'assoit une demi-heure et fait tout seul ses devoirs. Puis il referme ses cahiers, les range dans son cartable, le boucle.

Parfois le matin, tandis qu'il dort encore, j'ouvre son cartable et feuillette ses cahiers. Je suis stupéfait devant ses réponses, sortes de rêves lointains ; je suis troublé par ses exercices de calcul, signes étranges tracés avec soin, au-delà de toute logique.

Mais je me tais. Je ne fais rien. Il suffit qu'il se lève chaque matin pour aller sans rien dire en classe où il s'assoit au dernier banc.

De sa journée à l'école, il ne racontait rien. Et moi, je ne lui demandais rien. En silence il partait, et il revenait en silence. Il y eut une courte période — ce devait être vers la

cinquième ou sixième année de ses études — où les enfants s'en prirent à lui. C'était comme s'ils l'avaient soudain découvert, et ils se mirent à le maltraiter. Toute la classe, même les filles. On s'approchait de lui pendant la récréation, et on le pinçait comme pour vérifier qu'il était vraiment fabriqué de chair et de sang, et non comme quelque fantôme. Il continua d'aller à l'école.

Après quelques semaines, ils s'arrêtèrent. On le laissa tranquille.

Un jour, il rentra tout excité, les mains poussiéreuses de craie. Je crus qu'on l'avait envoyé au tableau, mais il me dit que non. Le soir, il vint vers moi, de lui-même, et me raconta qu'on lui avait confié le service de classe.

Quelques jours plus tard, je lui demandai s'il était toujours de corvée. Il me répondit oui. Deux ou trois semaines passèrent. Je lui demandai s'il aimait son service, si ce n'était pas trop difficile. Il était ravi. Dans ses yeux s'enflamma une étincelle. Son expression gagna en densité. Le matin, je trouvais dans son cartable, outre ses bizarres devoirs, des bouts de craie et deux chiffons.

Je crois que dès lors, et jusqu'à son dernier jour à l'école, il fut constamment de corvée de classe, ce qui lui valut l'amitié du concierge, surtout les dernières années. De temps à autre, le concierge le faisait venir dans sa loge et lui offrait le verre de thé qu'avait oublié un instituteur. Ils ne bavardaient peut-être pas, mais des sortes de liens s'étaient noués entre eux.

Un soir d'été, je me trouvais non loin de l'école et quelque chose me poussa à faire la connaissance de ce concierge. La porte étant fermée, je me glissai dans l'école par une ouverture dans le grillage. J'errai dans les couloirs vides et sombres jusqu'à découvrir la loge cachée sous un escalier. Je descendis deux ou trois marches, et je le vis.

Il était assis sur un lit, les jambes repliées sous lui, dans le noir. C'était un homme très brun qui frottait avec énergie un plateau de cuivre posé sur ses genoux.

J'enlevai mon chapeau, m'introduisis dans le réduit, bredouillai le nom de l'enfant. Il ne bougea pas, ne parut

pas surpris, comme s'il attendait ma visite un soir ou l'autre. Il leva la tête et, d'un coup, sans un mot, il sourit. Tout son visage fleurissait de ce sourire muet.

« Tu connais mon fils ? »

Il hocha la tête, souriant toujours, sans s'arrêter de frotter le plateau de cuivre.

« Alors ? C'est un bon garçon... ? »

Le sourire se figea. Ses mains retombèrent, abandonnées. Il murmura quelque chose. Puis il baissa la tête.

« Pauvre garçon... un fou... »

Il se ressaisit, et ses yeux me scrutaient.

J'étais là, debout devant lui, sans rien dire. Un grand froid sur le cœur. Jamais je n'avais été aussi dépité, aussi désespéré. Lui, il frottait à nouveau son plateau de cuivre sur ses genoux. Je battis en retraite sans dire au revoir.

Peut-on dire qu'à cette époque déjà j'étais lié à l'enfant, que nous étions déjà noués l'un à l'autre ? Peut-être le contraire serait-il plus vrai. Je le tenais à distance, distrait, pré-occupé d'autres choses.

Je pensais à moi-même.

Jamais je ne m'étais autant occupé de moi-même.

D'abord, mon silence. Ce silence définitif. Voilà, je me vautrais dedans. C'était facile. Pas un vers, jamais. A vrai dire, parfois montaient en moi de vagues nostalgies, un projet s'éveillait. Je me disais par exemple : En automne. Et puis venait l'automne...

Mais c'est tout.

Quelques amis tentaient de me secouer. « Pas possible... Tu fignoles quelque chose en cachette... Tu veux faire sensation ».

Et moi, j'étais saisi d'un incompréhensible émoi, mais je répondais en riant : « Mais non. Pas du tout. J'ai déjà écrit tout ce que j'avais à écrire ».

Au début, ils ne me croyaient pas, puis ils me crurent. Mon silence entraîna le silence. On n'y fit plus allusion qu'une seule fois. Un critique, un petit jeune, écrivit un « bilan » pour un journal. Il me mentionnait en passant, dédaigneux.

Mon silence ? Stérilité. Deux fois dans l'article il me traitait de stérile...

Puis, rien.

Mais peu m'importait. J'étais calme.

Un désert de sécheresse.

Un océan de cailloux et de sable.

Puis, le début de la vieillesse. Ce n'était pas du tout ainsi que je m'imaginai les choses. Tant que je marche dans les rues, ça va. Mais le soir, après le dîner, je m'installe dans un fauteuil, je prends un livre ou un journal, et au bout d'une heure à peine me voilà engourdi, à demi-mort ; je me lève, j'ai du mal à me déshabiller, je suis à nouveau empêtré dans ces jambes de vieillard, je me traîne jusqu'au lit, m'enroule dans la couverture, et me voilà encore dans ces romans policiers qui, maintenant, me passionnent.

Dans la maison, silence total. A la radio, une musique lointaine, perdue. De temps en temps, tout en lisant je me sens être dans mon lit une grande pierre couverte de fine mousse.

A minuit, la radio se tait, puis le livre me tombe des mains. Eteindre la radio muette et me débarrasser de cette lumière dans la chambre. C'est l'instant terrible. Je glisse du lit comme un cadavre ; plié en deux, plein de douleurs, je tâtonne et déverse mes dernières forces sur les interrupteurs.

Un soir, vers minuit, j'ai entendu ses pas dans le couloir. J'ai oublié de dire qu'il avait le sommeil agité, troublé de rêves pesants qu'il n'avait jamais réussi à raconter. Aussi y avait-il une veilleuse toujours allumée au-dessus de son lit, et s'il se réveillait il allait tout droit au robinet de la cuisine et avalait d'énormes quantités d'eau qui éteignaient ses terreurs.

Cette nuit-là, après qu'il eut bu et comme il s'apprêtait à se recoucher, je l'appelai et lui demandai d'éteindre la lumière et la radio. Je revois encore sa silhouette dans le noir de la porte. Il m'apparut soudain beaucoup plus grand, et plus gros. A la limite de l'ombre, sa bouche semblait entr'ouverte.

Je lui ai dit merci.

La nuit suivante, à minuit, je guettai ses pas, et, à nouveau, j'appelai pour éteindre la lumière.

Puis chaque nuit.

C'est ainsi que ses services commencèrent à m'envahir. J'en devins dépendant. D'abord cette lumière et ce bruit dont il me débarrassait à minuit, puis d'autres choses. Quel âge avait-il ? Treize ans peut-être...

Oui, je m'en souviens bien. Il venait d'avoir treize ans et j'avais décidé de fêter son anniversaire, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Je voulais faire les choses comme il faut, avec pompe et, si possible, joyeusement. Je téléphonai moi-même au chef de classe, et j'invitai tous les autres professeurs. A tous ses camarades de classe, j'envoyai un mot en son nom.

A vrai dire, tous les enfants de sa classe sont plus jeunes que lui. Onze ans à peine.

Ce samedi-là, à la fin de la matinée, après une longue attente pleine d'anxiété, apparut un petit groupe d'enfants aux sourires figés, brandissant des petits paquets emballés de papier blanc. Pas un instituteur ne s'était dérangé. Pas une fille n'avait osé venir.

Tous me serrèrent la main, très gênés, étonnés de mes cheveux blancs (« C'est son grand-père ? » chuchota même quelqu'un. Ils entrèrent, mal à l'aise, dans cette maison où ils n'étaient jamais venus. Ils m'examinaient avec curiosité. Ils se rassurèrent vite, voyant que je me conduisais comme un homme normal.

On défit les paquets.

Ils avaient tous apporté la même chose : un plumier de quatre sous. A l'exception d'un garçon aux cheveux bouclés, pâle, l'air d'un poète, qui tendit sans se gêner un vieux canif rouillé — mais un grand canif avec beaucoup de lames, qui souleva l'enthousiasme général.

Chaque cadeau était accompagné d'un mot du genre « meilleurs vœux ! » Le poète au couteau avait même ajouté quelques vers tournés avec grâce.

On rassembla les cadeaux dans un silence tendu.

J'étais fort étonné que pas un seul n'ait apporté un livre. Comme s'il craignaient qu'il ne sache pas lire.

Je me donnai beaucoup de mal et fis de mon mieux avec chacun. Je passai moi-même les sandwiches, les gâteaux, les jus de fruit et les bonbons. Et pour finir, j'offris des glaces. Ils s'étaient égaillés dans le salon, enfoncés dans les fauteuils ou le sofa. Ils engloutissaient en silence tout ce qu'on leur présentait. Ils jetaient des coups d'oeil à l'entour, examinant les lieux comme s'ils leur paraissaient suspects. De temps en temps, un fou rire éclatait.

Mon fils était assis, abandonné sur une chaise, dans un coin, non comme le héros de la fête, mais comme un étranger. Il grignotait lentement les yeux baissés.

J'ai pensé que je gâchais la fête, que ma présence pesait sur les enfants ; je les laissai bientôt seuls. En effet, la gêne se dissipa. On entendit des rires. Un peu plus tard, je revins au salon et je les trouvai tous en chaussettes à chahuter sur le tapis, à sauter sur les fauteuils. Lui n'était pas là. Je le trouvai sur le balcon en train de cirer leurs chaussures.

« Je suis de service ».

Tel fut son anniversaire. Ils se sont rechaussés, les vêtements en désordre, étouffant leurs rires. Puis ils sont venus vers moi, m'ont serré la main et sont partis. Dans le salon, restaient neuf plumiers. Quand au canif qui avait soulevé tant d'enthousiasme, le jeune poète qui l'avait apporté, l'empruntait sur-le-champ pour huit jours, et ne le rendit jamais.

Voilà que je prends la peine de rappeler tous ces détails comme pour me justifier ; en effet, il ne se passa pas quinze jours avant qu'il se mette à cirer mes chaussures. Ce fut très simple : je les laissais sur le balcon, et, un jour, je les retrouvai cirées. Il continua à les faire briller de grand coeur. Tout naturellement. Et l'habitude fut prise — par lui, par moi. Puis d'autres habitudes suivirent.

Par exemple, il se mit à me déchausser. Je rentrais dans l'après-midi et m'asseyais dans l'entrée pour ouvrir mon courrier. Il sortait alors de l'une des chambres, se mettait à mes pieds, défaisait les lacets, retirait mes chaussures et me passait mes pantoufles.

Des petites choses de ce genre me facilitaient la vie.

Je m'aperçus soudain qu'il y avait de la force dans ce gaillard, alors que mes forces à moi allaient déclinant. Des conserves que je ne réussissais pas à ouvrir, des clous que je n'arrivais pas à arracher du mur — aussitôt je l'appelais à l'aide. « Tu es jeune et fort, et moi je m'affaiblis. Bientôt je mourrai ».

Mais je compris bien vite qu'il ne fallait pas plaisanter avec lui. Il ne digérait pas l'ironie. Elle le paralysait plutôt.

Il sortait la boîte à ordures depuis qu'il avait huit ans. Il aimait faire les commissions, acheter mes cigarettes ou le journal. Il avait le temps. Ses devoirs étaient liquidés en une petite demi-heure. Il n'avait pas d'amis, il ne lisait pas. Il passait des heures entières sur une chaise à contempler le mur, ou à me regarder. Nous habitons un peu en dehors de la ville, dans un quartier vieillot et tranquille. De la fenêtre, on ne voit que des arbres et des haies. La rue est peu passante. Que ferait-il ? Il n'aime pas les animaux. Je lui avait apporté une fois un petit chien ; au bout d'une semaine, il l'avait perdu. Tout simplement. Sans la moindre réaction. Que faire ? Je lui ai appris à faire le ménage, à tout ranger. Il ne comprend pas vite, mais il a fini par savoir accrocher mes vêtements dans l'armoire, à ramasser les livres et les journaux que je laisse traîner par terre. Je ne m'occupe pas de mon lit et le retrouve fait le soir, impeccable.

Au point que, parfois, j'ai l'impression que tout est prêt pour un déménagement. Il suffirait d'ouvrir une valise et d'y placer les vêtements déjà tout pliés et repliés, et se mettre en route. Un jour, j'eus un voyage à faire dans le nord du pays ; moins d'une demi-heure après que je le lui ai dit, ma valise était prête à côté de la porte, avec ma canne posée par-dessus.

Oui, je me suis acheté une canne, il n'y a pas longtemps. Je n'en ai pas encore vraiment besoin, mais je l'ai. Quand je m'arrête dans la rue pour bavarder avec quelqu'un, je la coince dans quelque rainure de l'asphalte (c'est curieux comme on en trouve toujours une), et de tout mon poids, je m'ap-

puie sur la poignée. De temps en temps, il aiguisa la pointe de ma canne pour qu'elle se coince mieux quand je m'arrête.

Sa sollicitude pour moi va jusqu'à ce raffinement.

Il a même appris, vers cette époque, à faire la cuisine. Une vieille femme qui venait de temps à autre pour laver le plancher lui a montré comment faire. Au début, il se préparait son repas et mangeait seul avant mon retour. A la longue, il se mit à me préparer mes repas aussi. Quelques plats, toujours les mêmes, un peu fades mais servis avec soin... Il avait trouvé au grenier un service en porcelaine, cadeau de mariage oublié : des assiettes filetées d'or et décorées de fleurs, d'angelots et de papillons. Il en plaçait cinq devant moi, des grandes et des petites, l'une sur l'autre, plus des couteaux et des fouchettes ; et il restait debout à me servir avec une attention pesante.

Où avait-il bien pu apprendre tout cela ?

Je me dis qu'ils avaient lu en classe l'histoire du banquet du roi.

Quand je l'interrogeai, il me répondit : « Quel roi ? »

Il ne s'en souvenait pas.

« Et les autres personnages ? » Il ne s'en souvenait pas.

Je lui ai demandé de me raconter au moins l'histoire.

Il commença, et s'arrêta aussitôt. Tout s'embrouillait.

Apparurent les premiers boutons de l'adolescence, et son regard se voila de quelque chose de sombre.

Je me disais : D'un certain point de vue, il pourrait faire peur.

Le soir, il m'aide à prendre mon bain. Je l'appelle pour qu'il me savonne le dos, et il vient sur la pointe des pieds, interloqué par ma nudité dans l'eau. Avec douceur, il me passe l'éponge sur la nuque.

Quand à mon tour je veux l'aider, je n'y arrive pas. Si en rentrant à la maison, je proclame : « Ce coup-ci, c'est moi qui fais la cuisine » je m'aperçois que tout est déjà prêt. Je veux l'aider à se laver ? Il a déjà fini.

Je l'emmène au moins avec moi, le soir, quand je vais voir des amis, ou à des réunions d'artistes, car je reste inscrit à toutes les associations. Les gens se sont habitués à lui et n'y

font pas plus attention que je ne fais attention à mon ombre.

Il s'assoit toujours au dernier rang, ouvre la porte aux retardataires, les aide à se débarrasser de leur manteau et va le pendre. On croit que c'est un employé, et en fait il a tendance à se mêler aux employés. Je le trouve au milieu des ouvriers, suivant attentivement leurs bavardages. Parfois, je le vois échanger quelques mots avec une femme de ménage appuyée sur son balai.

Que lui dit-il ? Je n'arrive pas à l'imaginer.

M'aime-t-il ? Comment le savoir. Quelque chose en moi semble l'effrayer. Peut-être mon âge, peut-être mon silence. En tout cas, en ma présence on dirait qu'il s'attend à recevoir des coups.

C'est bizarre, car entre nous règne une certaine quiétude. Les jours passent tranquillement, et je me dis qu'il en sera ainsi jusqu'à ce qu'il me faille le quitter. Souvent je pense combien il est bon que, au sein de mon silence, se tienne devant moi un garçon décidément faible d'esprit qui est si loin de moi, quelque part à une limite.

Mais parfois aussi le calme se brise et je sens monter en moi des envies d'étreindre un être humain. Je me précipite à Jérusalem et fais à mes filles la surprise d'une courte visite.

Elles m'accueillent avec joie, m'embrassent, me serrent fort. Et nous restons là, étroitement embrassés sous le regard un peu torve, un peu méprisant, des maris. Puis nous nous essayons et bavardons en un langage plein d'allusions malicieuses que les maris supportent fort mal. Mais ils ne grognent pas car ils savent que je ne reste jamais bien longtemps. J'arrive en coup de vent, je repars en coup de vent. Au bout d'une heure ou deux, je m'empresse de prendre congé. Des lambeaux de nostalgie traînent encore dans ma poitrine. Tout le monde insiste pour que je reste, que je passe la nuit chez eux. Je n'ai jamais accepté. Il me faut rentrer auprès du garçon — c'est du moins ce que je prétends, comme s'il dépendait vraiment de moi. On s'embrasse à nouveau, les maris me raccompagnent jusqu'à la gare. Durant le court trajet, nous ne parlons guère. Nous n'avons rien à nous dire. D'autant plus que je leur apparais quelque peu suspect. Cette chevelure blanche et cette

canne. Une sorte de poète, quoi ! Mes œuvres sont d'ailleurs rangées sur une des planches du rayonnage dans leur salon.

En de tels moments, je préfère le regard éteint du garçon.

L'hiver, il m'arrive de m'enfermer à la maison dès six heures du soir. Que faire jusqu'à ce que les yeux se ferment ? Je lis des journaux, j'écoute la radio, je feuillette des livres. Le temps passe. Je m'arrange comme je peux, discrètement, avec l'ennui.

En été, je me promène au bord de la mer ou je traîne dans les rues. Je peux rester des heures à rêvasser devant une maison en construction. A rêvasser.

Autrefois, j'avais toujours sur moi des petits carnets. Je marchais ; la fièvre de l'imagination m'attisait, je brûlais de l'envie d'écrire. Trouver le rythme, le juste arrangement des mots. Je bouillais. Aujourd'hui, je n'ai plus même la douleur d'aucun besoin.

Où est-il ?

Par la fenêtre, je le vois dans le jardin sous le ciel gris de l'automne. Il taille avec énergie les buissons et les arbustes. Il coupe les branches, arrache des feuilles. Il s'acharne tout particulièrement sur le vieux peuplier, cisailant avec zèle tous les rameaux que portait encore le tronc. Il grimpe jusqu'à la cime et scie sans fin. L'arbre plie, gémit.

Je n'arrive pas à détacher mon regard. Cette gravité qu'il a, toute cette ardeur. Ombre et lumière jouent sur son visage qui a pris, ces derniers temps, un faux air d'érudition avec les lunettes épaisses qu'il porte maintenant. Une myopie qui s'est brusquement révélée.

Je sais bien qu'il en coupe plus qu'il ne faudrait, qu'il arrache des plants avec leurs racines. Mais je ne dis rien et reste là, à la fenêtre. Après tout, il restera bien quelque chose pour reflleurir au printemps.

III

Quand cela a-t-il commencé ? Je veux dire depuis quand sait-il que je suis poète. Non, ce n'est pas exactement cela. Je veux parler de ce qui s'est passé entre nous cette dernière année.

Vers la fin de l'hiver dernier, j'ai dû m'aliter, et je l'ai fait rester à la maison pour me soigner. Nous avons donc passé plusieurs jours ensemble ; il ne me quittait pas. Cela ne s'était jamais produit, puisque j'étais toujours à traîner dans les rues, ou dans un café, ou chez des amis.

J'avais la fièvre, mes yeux papillotaient. Lui, il errait dans la maison ou s'asseyait à côté de ma porte, la tête tendue vers moi. De temps à autre, je lui demandais de me faire un verre de thé ; et il se levait, allait à la cuisine, me rapportait un verre fumant.

Peu à peu, l'obscurité tombait, le gris du ciel envahissait les fenêtres. Nous n'allumions pas dans ma chambre à cause de mes yeux qui me faisaient mal.

Entre nous un abîme de silence. Et si j'entamais une conversation ?

Je lui ai demandé s'il avait fait ses devoirs.

Il hocha la tête dans son coin.

De quoi parler ?

Je l'interrogeai sur ses services de classe. Il répondait par oui ou non. Il hochait la tête. Je finis par me fatiguer. Je laissai retomber la tête sur l'oreiller, et fermai les yeux. La chambre devenait de plus en plus sombre. Dehors, une pluie fine commença à tomber. La maladie me faisait un peu délirer. A propos de mon lit surtout. Il devenait un pays blanc toujours différent. Des montagnes et des collines se font et se défont, des rivières apparaissent et disparaissent, et moi, je vague.

Pas un bruit. Chaque cellule de mon corps est nichée au creux de la chaleur du lit.

Soudain, dans ce silence qui s'égoutte, sa voix lourde me fait sursauter.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

J'ouvre les yeux. Il est assis près de la porte, les yeux droit dans les miens.

Je me redresse un peu, stupéfait.

« Comment ça ? Quoi ? Maintenant ? Eh ! bien ... je ... somnolais ... »

— « Non ! En général... » et il détourne la tête comme s'il regrettait sa question.

Il se passa un bon moment avant que je comprenne. Il me demandait mon métier.

Leur avait-on parlé des « métiers » en classe ?

Il ne sait pas.

Je lui parle de mon travail de documentaliste de presse. C'est trop difficile pour lui. J'explique longuement. Maintenant il a compris. Aucune réaction. Il paraît un peu déçu. Allez savoir pourquoi. Ce faible d'esprit imaginait peut-être que j'étais aviateur, ou marin.

L'aurait-il cru ?

Non.

Que croyait-il ?

Rien.

A nouveau le silence. Il est assis près de la porte ; l'ombre est épaisse, funèbre. Ses lunettes étincellent dans l'obscurité. La pluie est plus forte. La tristesse du garçon me saisit à la gorge, m'étouffe. En moi, la compassion palpite. Je me redresse encore un peu, m'assois, écarquille les yeux dans le noir et d'une voix étouffée lui explique qu'en vérité je faisais autre chose. J'écrivais des poèmes. Voilà, son père était un poète. Ils avaient parlé de poètes en classe. Fiévreux, je sors du lit et, pieds nus, traverse les ténèbres de la chambre, puis allume une petite lampe près de la bibliothèque et prend mes oeuvres, l'une après l'autre.

Il me regarde sans rien dire, les lunettes sur le bout du nez, les mains abandonnées sur les bras du fauteuil.

Je l'attrape par le bras, le mets debout devant moi.

Sous mes doigts desséchés s'ouvrent mes livres avec leur reliure. De petites pages intactes au doux bruissement. Des lignes bien noires alignées sur le papier bien blanc. Des mots volètent devant moi, des mots comme *automne*, *pluie*, *cyclone*.

Et lui, rien. Pas d'enthousiasme, pas un mouvement, les yeux baissés, fixes. Complètement abruti !

Je l'ai renvoyé de la chambre. J'ai pris mes livres et les ai emportés au lit. Jusqu'à l'aurore, la lumière ne s'est pas éteinte chez moi. Toute la nuit, j'ai étreint cette douce dou-

leur que j'avais, cette passion dans mes poèmes d'autrefois. Des mots comme *pain, montagne, infamie*.

Le lendemain, j'allais un peu mieux et je l'envoyai en classe. J'ai remis mes livres au milieu des autres livres. J'étais persuadé qu'il n'avait rien compris. Mais quelques jours plus tard, j'ai découvert tous les livres en pile. Cela ne signifiait évidemment pas grand-chose.

Il en était alors à sa dernière année scolaire, mais sa vie restait à peu près la même. Il passait toujours une petite demi-heure à ses devoirs, écrivant Dieu sait quoi, réfléchissant à ce à quoi il pouvait bien réfléchir, puis il refermait ses cahiers et bouclait son cartable avant de passer au ménage. En classe, il avait toujours sa place à l'écart, dans un coin ; mais il manquait souvent. Le concierge l'utilisait fréquemment, même pour monter des poêles au grenier ou réparer des chaises dans la cave.

En classe, il restait bien sage, les yeux sur le maître.

Les derniers jours, une atmosphère de débandade.

Deux ou trois semaines avant les vacances, on lut un de mes poèmes. A la fin d'un manuel, il y avait une petite anthologie poétique pour ces journées qui sentent déjà la liberté. Parmi ces poèmes, un texte de moi, un vieux texte que j'avais écrit il y a des dizaines d'années. Je ne l'avais pas destiné à la jeunesse, mais les gens...

L'institutrice lut le poème à haute voix, expliqua les mots difficiles, puis un élève le relut. Ce fut tout. Ou plutôt, ç'aurait été tout, et mon fils sur son banc n'y aurait pas prêté attention, si la maîtresse ne l'avait montré du doigt en annonçant :

« C'est son père ».

Cela ne réussit à accroître ni le prestige de l'enfant ni l'importance du poème. A la fin du cours, ils avaient oublié le texte et son auteur.

Mais pas lui. Il en fut littéralement enflammé. Seul dans la classe vide, il traîna à ramasser les papiers froissés et à effacer le tableau. Effervescent.

Le soir en rentrant, j'ai trouvé la maison non éclairée ; j'ai ouvert la porte et l'ai vu qui attendait dans le couloir

obscur. Il ne put contenir son émotion. Il se jeta à mon cou, violemment, avec une sorte de gémissement de bête, m'étouffant presque. Sans me laisser le temps de me débarrasser de ma veste et de ma cravate, il m'agrippa la main, me fit entrer dans une pièce, alluma la lumière, ouvrit son livre de classe et commença à lire mon poème d'une voix rauque, se trompant sur les voyelles, avalant les mots, accentuant de travers.

Je restai stupéfié face à cet ouragan de passion. Mon cœur se serra. J'attirai l'enfant vers moi et lui passai la main dans les cheveux. De toute évidence, il n'avait rien compris au poème quoique le sens en fût assez simple.

Il se suspendait à mes vêtements et me demandait quand j'avais écrit le poème.

Je lui racontai...

Il demanda à voir d'autres poèmes.

Je lui montrai les volumes de mes oeuvres.

Il me demanda si c'était tout.

Je lui fis voir, avec un sourire, le tiroir de mon bureau où dormaient, où étouffaient poèmes et moignons de poèmes, petits carnets que je fourrais dans mes poches et traînais avec moi.

Il continua à m'interroger : avais-je écrit aujourd'hui des poèmes nouveaux.

Du coup, j'éclatai de rire. Son visage ingrat levé admirativement vers moi, tard dans le soir, et moi toujours avec ma veste et ma cravate.

Je lui racontai que dès avant sa naissance j'avais cessé d'écrire, et que depuis longtemps j'aurais dû jeter aux ordures tout le bric-à-brac de mon tiroir.

J'ôtai enfin ma veste, desserrai ma cravate et m'assis pour délacer mes souliers.

Il m'apporta mes pantoufles.

Il avait l'air abattu.

Comme s'il avait appris quelque chose d'inquiétant.

A nouveau j'éclatai de rire.

Je l'attrapai par les cheveux et lui secouai la tête dans un élan d'irrépressible amitié.

Moi qui évitais toujours de le toucher.

Quelques jours plus tard, je trouvai le tiroir ouvert et vide. Plus un seul bout de papier. Je le vis, sous l'arbre, en train d'arracher les mauvaises herbes. Pourquoi avait-il fait cela ? Il avait pensé que je n'en avais pas besoin. Je lui avais dit moi-même que je n'écrivais plus, et comme il faisait le ménage...

Où sont les papiers ?

Tout ce qui était écrit, il l'avait jeté aux ordures, et les petits carnets, il les avait revendus à un brocanteur.

Pour la deuxième fois de ma vie, dans ce même jardin, près de ce même peuplier, je le frappai, je le giflai de tout ce qui restait de force dans mes bras de vieillard, sur ses joues râpeuses.

Tout son corps tremblait.

Il serra violemment les poings, puis, accablé, ramassa la bêche. Il aurait pu me rendre mes coups ; il était assez fort pour me jeter à terre.

Mais tout aussitôt, ma rage s'éteignit. Tout cela m'apparut sans aucun intérêt. Des bribes de vieux poèmes, depuis longtemps oubliés. Il n'y avait pas de quoi s'exciter. Le silence au moins était un absolu.

A nouveau je crus que les choses en resteraient là. Je ne pouvais m'imaginer que ce n'était qu'un début.

Longs jours de l'été. Un azur sans fin. De temps à autre, survient un nuage léger qui vogue, somnolent, de l'horizon à l'horizon. Des bandes d'oiseaux s'abattent tout au long du jour sur notre platane, s'ébrouent en pépiant dans la profondeur du feuillage.

Le soir, des rouges incertains qui pénètrent l'âme.

Son dernier jour à l'école.

Le lendemain, cérémonie de clôture et distribution des diplômes.

Bien sûr, il n'en reçut pas, mais il monta quand même, avec les autres, sur l'estrade, en chemise blanche et pantalon kaki — il avait dix-sept ans. Dans la lumière accablante de l'après-midi, il était assis à écouter gravement les discours. On mentionna même le concierge ; il leva les yeux pour le chercher au milieu de l'assistance.

Moi, j'étais caché au fond du hall, derrière une pile de chaises, le chapeau sur les genoux. Aux discours succéda un programme artistique.

Deux filles grassouillettes montèrent sur l'estrade, et d'une voix enrouée par l'émotion, annoncèrent qu'elles allaient jouer une sonate d'un compositeur inconnu mort depuis des siècles. Puis elles s'installèrent à un piano grinçant et tapèrent dessus, à quatre mains, des notes bégayantes.

Les parents, émus, déchaînèrent une tempête d'applaudissements.

Un garçonnet pâle aux belles boucles traîna ensuite sur l'estrade un énorme violoncelle et se mit à jouer un extrait d'une pièce d'un auteur inconnu, probablement différent du premier.

Je fermai les yeux.

Tempête d'applaudissements des parents émus.

Je sens soudain un regard sur moi. Je tourne la tête et aperçois à quelques pas, près d'une fenêtre éblouissante de lumière, comme un raisin sec et noir, assis sur une chaise, en habits de travail, le concierge. Il hoche doucement la tête.

Deux filles et deux garçons montèrent sur l'estrade pour déclamer un conte, une saynète et deux ou trois poésies.

Dès les premiers vers, mon garçon se lève brusquement et anxieusement, me cherche. Les gens ne comprennent pas ce que leur veut ce gaillard à lunettes, au visage d'abruti, qui se dresse tout au fond de l'estrade. Ses camarades essayent en vain de le retenir. Il me cherche ; son regard erre à travers le hall. Le rythme des vers l'emporte. Il veut déclamer lui aussi. Mais il ne me trouve pas. Je demeure tapi derrière mes chaises, enfoui dans mes épaules.

Je m'éclipsai dès la fin de la cérémonie. En un mot, je me sauvai. Lui, il rentra le soir. Il avait évidemment aidé le concierge à ranger les chaises.

Il me fallait maintenant décider de son avenir. Je me répétais : « C'est un cas-limite. Un enfant spécial. Peut-être ai-je attendu trop longtemps. Puis-je encore en tirer quelque chose ? »

En attendant, il restait avec moi à la maison, prenant soin de moi et commençant à s'occuper de poésie.

Oui, la poésie commença à couler de ses mains.

Il se révéla que mes restes de poèmes, les petits carnets et les bouts de papiers étaient encore entre ses mains. Il n'avait rien vendu au brocanteur, rien jeté aux ordures. Près du platane là-bas, il m'avait menti.

Je ne le compris pas tout de suite. Au début, il réussit à les dissimuler. Mais petit à petit, je pus remettre la main dessus. Ce fut dans la maison une valse joyeuse de papiers, il en suintait de ses poches, d'entre ses draps. Ainsi naquit une nouvelle habitude. Lorsque je le chargeais d'une commission, il sortait un bout de papier avec lequel il écrivait lentement, de son écriture enfantine, avec des fautes, ce qu'il avait à faire.

« En moi règne l'oubli ».

C'était par une claire journée. Je lui avais demandé d'aller faire réparer ma canne. Il sortit aussitôt un petit carnet, l'un de ces vieux carnets que j'avais tant aimés, et que j'emportais toujours pour noter le premier jet d'un poème, un vers, l'ombre d'une idée.

L'émotion m'étouffait. J'étais trempé de sueur. D'elle-même, ma main se tendit vers le carnet. Il me l'abandonna aussitôt. Je le feuilletai d'une main molle. Des pages blanches, des traces de pages arrachées. Et tout d'un coup un vers isolé, de mon écriture hâtive : *En moi règne l'oubli*. Puis à nouveau des pages blanches, écornées.

Je suis calme à nouveau. Il me demande si je veux conserver le petit carnet, mais j'insiste pour qu'il le reprenne.

Il partit.

J'allai dans sa chambre et fouillai les tiroirs de sa table. Rien. Puis j'oubliai tout cela. Mais le soir, posée sur mon bureau, bien en évidence, une feuille avec mon écriture :

Et tout ce bleu est à mesure d'homme

Le mot « bleu » était rayé d'un mince trait.

Je me précipite dans sa chambre. Il est là, recroquevillé dans un coin, qui m'attend, dévoré d'impatience. Je plie la feuille sous ses yeux, la pose sur sa table, et m'en vais. Le len-

demain, après le dîner, je trouve sur mon bureau deux vers oubliés :

Et encore, devant toi abolie

En cet hiver interminable

Ce papier-ci, je le déchire en mille morceaux.

Le lendemain, une ligne tracée de travers d'une écriture compliquée :

Et mon esprit troublé dans ma semence blême

Des ratures épaisses zigzaguent autour des mots.

Et près de la feuille arrachée, un petit vase avec un coquelicot cueilli dans le jardin.

Il faut aussi que je raconte les fleurs.

La maison s'emplit de fleurs. De vieux vases oubliés descendent de dessus les armoires, remontent de la cave, s'emplissent de fleurs. Il arrache des tournesols le long des routes, cueille des renoncules entre les maisons, vole des coquelicots dans les jardins publics, et des roses chez les voisins. Une odeur lourde plane sur la maison, entêtante. Des pétales se répandent sur les tables, flétrissent sur les tapis.

Sur mon bureau sont toujours prêtes des piles de papier avec des crayons bien taillés soigneusement posés dessus.

Voilà, c'est comme ça. Avec l'obstination de son esprit pas trop solide, il me demande de me remettre à la poésie.

Au début, je trouvais cela comique. Je ramassais les petites feuilles de papier, aussitôt lues aussitôt déchirées. Je reniflais les fleurs. Avec les crayons bien taillés je faisais des lignes de pointillés, et signais mille fois mon nom dans les petits carnets.

Mais bientôt son aberration recouvrit tout.

Les feuilles arrachées me poursuivaient dans toute la maison. Je n'aurais jamais supposé avoir eu tant envie d'écrire. Il glissait du papier entre les pages des livres que j'étais en train de lire, dans ma serviette, sous ma lampe de chevet, dans le journal du matin, entre la tasse de café et la soucoupe, à côté de mon dentifrice. Je sors mon portefeuille, et voici un morceau de papier parmi les billets de banque.

Sitôt lu sitôt déchiré. A la poubelle !

Je ne proteste pas encore ; toute l'histoire me rendrait plutôt quelque fierté. Et puis je suis curieux de retrouver ce qui me passait par la tête en ces jours lointains. De toute façon, il doit bien y avoir une limite au nombre de ces petits carnets. Tout au moins je l'espère ; non ! j'en suis même sûr.

Tard dans la nuit, blotti tout au fond de mon lit, j'entends le chuintement de ses pieds nus à travers la maison. Il est en train de semer les petites feuilles de papier avec mon écriture rampante, bien reconnaissable à ses lettres bousculées, à ses mots éparpillés et soulignés d'un trait épais.

Comme d'habitude, nous ne disons rien. Chaque jour, il récupère dans les cendriers ou la corbeille des papiers déchirés.

Mais les réserves commencèrent à s'épuiser. Un matin je trouve sur mon bureau une feuille de papier avec une ligne de son écriture qui tente d'imiter la mienne. Le lendemain, à nouveau son écriture s'étale lourdement au milieu d'une page.

Et toujours des fleurs dans toutes les chambres.

Et puis vient le temps où les nuages apparurent dans le ciel.

Je perds patience. J'explose. Je me précipite dans sa chambre et le trouve assis à recopier toujours le même vers. Je ramasse tout ce qui reste des carnets et les déchire sous ses yeux. Je cueille toutes les fleurs dans tous les vases, j'en fais un tas devant la maison et lui ordonne de les faire disparaître.

Je lui dis : « J'en ai assez de ces plaisanteries ».

Il va enterrer les fleurs dans un champ du voisinage, et ne revient pas. De trois jours on ne le voit pas. Au bout de quarante-huit heures, je me mis à fouiller la ville de fond en comble. (Et pendant ce temps, la poussière qui s'accumulait dans la maison, et la vaisselle sale qui s'empilait !)

Puis au bout de trois jours, dans l'après-midi, il est rentré, tout hâlé, une odeur de campagne flottant sur ses vêtements.

Je dominaï ma colère et le fis asseoir devant moi.

Où avait-il été traîner ? Qu'avait-il fabriqué ? Pourquoi s'était-il sauvé ?

Il avait dormi dans un champ, tout près de la maison. Quand je sortais, il revenait dans sa chambre. Une fois, j'avais

même failli le surprendre. Pourquoi s'était-il sauvé ? Il ne pouvait pas l'expliquer. Il croyait que je voulais qu'il disparaisse. Que je voulais écrire des poèmes, tout seul. Voilà, on leur avait parlé en classe des habitudes des poètes, de leur solitude...

Maudite école !

Ou alors était-ce encore une de ses grosses ruses de balourd ?

Il faut quand même que je décide de ce que je vais en faire. Il commence à dépasser les bornes.

Je me ceins de patience et lui parle longuement. « Qu'aimerais-tu faire ? Moi, je n'écris plus. J'ai bien assez écrit. Et toi, que vas-tu faire ? »

Il se cache les yeux dans les mains. Il bredouille quelque chose, avec ferveur. Il est difficile de le suivre, mais je finis par tirer du flot de ses paroles incohérentes qu'il croit que je ne suis pas heureux.

Il fallait le voir...

Ce garçon, ce faible d'esprit, ce cas-limite, avec ses lunettes qui lui glissent sur le nez. Et ce corps puissant. Presque dix-sept ans !

C'est l'après-midi. Un soleil d'automne passe paresseusement d'une pièce à l'autre. Dans la maison voisine, quelqu'un fait des gammes au violon, et les répète sans arrêt avec les mêmes fautes. Mais une de ces gammes maltraitées devient comme une plainte désespérée.

Et soudain la mort m'apparaît certaine. Je suis capable de comprendre comment l'herbe continue à bruir dans le jardin.

Je le vois comme il est, un vase que le potier n'aurait pas achevé.

Dans un sourire, je marmonne : « Eh ! bien, puisque je suis fatigué, pourquoi n'écrirais-tu pas à ma place ? »

Il est stupéfié. Il enlève ses lunettes, les frotte à sa chemise, les remet.

« Je ne peux pas ». Il bredouille, lui aussi.

Cela l'accable. Bien sûr qu'il ne pourrait pas. Mais il faut le sevrer, rompre un lien après l'autre. De longues années

de malaise. A en pleurer ; littéralement. On m'a abandonné, tout seul avec lui. Et de nouveau ce violon, avec ses fausses notes.

« Tu m'aideras ». Il chuchote toujours. Comme un complice.

« Je ne t'aiderai pas ! »

Une vague de terreur m'envahit. Je me lève, saisis mon chapeau et sors. Je fais deux fois le tour de la maison du joueur de gammes, et me dirige vers la ville.

Le soir, il n'est pas là. Je dois à nouveau me préparer tout seul mon dîner. En coupant le pain, je me coupe le doigt. Depuis longtemps je n'avais pas saigné comme ça.

J'étais persuadé qu'il s'était à nouveau enfui mais il est rentré, tard ; l'obscurité envahissait déjà ma chambre. Il se mit à tourner dans la maison, à arpenter les chambres, de long en large, tout comme je le faisais en d'autres temps, lorsque les mots commençaient à frétiller en moi.

Je m'endormis au bruit de ses pas.

Le lendemain, il vida sa chambre. Tous ses livres de classe, l'encyclopédie qu'on lui avait offerte, tout fut enlevé. Et il transféra sur sa table les piles de papier et les crayons bien taillés.

L'automne déjà obstruait le bleu du ciel.

Des idées de départ me venaient de plus en plus souvent. Quelque chose de très romantique. Quitter mon travail, vendre la maison, prendre l'argent et partir très loin. M'installer dans un port perdu, puant. Ou dans une grande ville, dans une soupente. Bref, des bêtises. Je suis allé dans les agences de voyages, et on m'a submergé de prospectus multicolores. J'accrochai un écriteau sur le grillage : A vendre.

On ne respirait plus qu'un air suintant d'une pluie fine.

Un vendredi soir, je montai seul à Jérusalem chez mes filles, pour y passer le Sabbat.

On me fit honneur. On alluma même les lumières sabbatiques pour me fêter. On fleurit la maison. Les petits-enfants jouèrent avec ma canne. Au fond, je les avais négligés. Pour dîner, on me plaça au haut-bout de la table.

Toute la soirée, comme possédé, je ne parlai que de lui. De rien autre. Je cherchais une solution, une occupation qui lui convienne. Je mentionnai mes projets de départ pour le vaste monde. Mes idées de voyage. Il faudrait bien que quelqu'un le surveille. Il est capable de se rendre utile. Il peut rendre à d'autres les services qu'il me rend. Mais qu'on m'en débarrasse, qu'on m'en libère enfin. D'ici peu, ce sera un adulte.

Quant à la poésie, je n'en soufflai mot.

C'est la première fois que les gendres s'intéressèrent à mes propos. Les filles, elles, étaient perplexes : que se passe-t-il ? Nous nous sommes levés de table et, installés dans des fauteuils, avons pris le café. Les petits-enfants en pyjama vinrent me dire bonne nuit. Ils déclamèrent, avec les gestes, deux poèmes d'une poétesse qui est morte il n'y a pas longtemps. Puis ils pressèrent leurs lèvres sur mes joues, me léchèrent et partirent se coucher. Et moi, je continuai à parler de lui. Peut-être aurais-je dû changer de sujet ; ils sont tous fatigués et m'écoutent en dodelinant de la tête. De temps à autre, ils échangeaient un rapide regard comme si je perdais l'esprit.

Ils en ont assez. Sans rien promettre, ils me mènent gentiment jusqu'à mon lit, m'embrassent, et disparaissent.

Je m'aperçus alors que toute la soirée des vents de tempête s'étaient déchaînés dehors. Un jeune arbre branchu cogne à la fenêtre. Il bat les vitres, s'acharne sur les montants. Toute la nuit il demande à entrer jusqu'à moi, dans mon lit. Le matin, quand je me réveille, tout est silencieux. Un ciel ensoleillé avec quelques nuages. L'arbre est immobile. Seules bruissent sur le rebord de la fenêtre quelques feuilles vertes et brillantes.

Dans l'après-midi je redescendis vers la côte. Mes gendres promirent de lui chercher du travail. Les filles mentionnèrent des institutions à mi-temps.

L'hiver suintait du sol. Des ruisseaux dans les caniveaux. Mon reflet s'y craquèle mille et mille fois.

Je ne l'ai pas trouvé à la maison. Sa chambre était fermée. J'ai fait le tour par la cour pour regarder par la fenêtre ; elle était grande ouverte et la chambre bien rangée.

Sur la table, resplendissaient les feuilles de papier, sans doute griffonnées. Je suis rentré dans la maison et ai tenté à nouveau, mais en vain, de forcer sa porte. Je suis alors revenu dans la cour et j'ai roulé une pierre jusque sous la fenêtre avec l'idée de grimper dessus — mais je n'ai pas pu. Mes jambes se sont mises à trembler. Je ne suis plus un jeune homme. Et puis je me dis : « Que nous importe ? Lui, moi ? » Et je rentre, change de cravate, et vais retrouver des amis au café.

C'est la fin du Sabbat. La foule dans les rues. Nous sommes coincés dans un coin du café, intellectuels séniles au coeur amer, volcans éteints emballés dans des manteaux, encensant ou écrasant dans leurs doigts desséchés le monde qui a germé depuis l'autre Sabbat. Une buée monte de la terre et se colle à la grande vitre du café. Je somnole sur ma chaise, tétant un mégot. Ma canne, entre mes pieds, se trémousse sur le dallage. Je sais. Cette ville est bâtie sur le sable. Inerte et opaque. Sous la mince couche des maisons et des trottoirs, un incertain désert de sable.

Et voilà que passe devant nous une bande de jeunes artistes, cheveux longs et barbe en collier. Bande d'idiot ! Nous avons tous un air hargneux, nous les observons du coin de l'oeil. Mais voilà mon enfant qui les suit, à quelques pas, le visage rayonnant.

Ils se laissent tomber sur des chaises du café d'à-côté. La plupart ont bu. Mon fils se recroqueville sur une chaise dans un coin. Ça discute ferme là-bas. Je ne le quitte pas des yeux. Quelqu'un se lève, tire de sa poche un morceau de papier et lit un poème. A part mon fils, personne n'y prête attention. Le poète s'interrompt, va de l'un à l'autre, s'arrête enfin, pensif, devant la tête tondue de mon fils. Il y a quelques rires. L'un d'eux, amicalement, caresse la joue de l'enfant.

Personne, j'en suis sûr, ne connaît ni son nom ni le nom de son père.

Quelques instants plus tard, je me lève, prends ma canne, jette un coup d'oeil sur la mer, et rentre. Je trouve le journal du vendredi, le feuillette distraitemment. Mon oeil tombe sur un vers d'un poème, le début d'un conte — et j'en ai assez. La



A Be'er-Sheva, capitale du Neguev



Des réservistes de l'Armée d'Israël



Funérailles, en Galilée, d'un soldat druze
de l'armée d'Israël



Fête dans un kibboutz



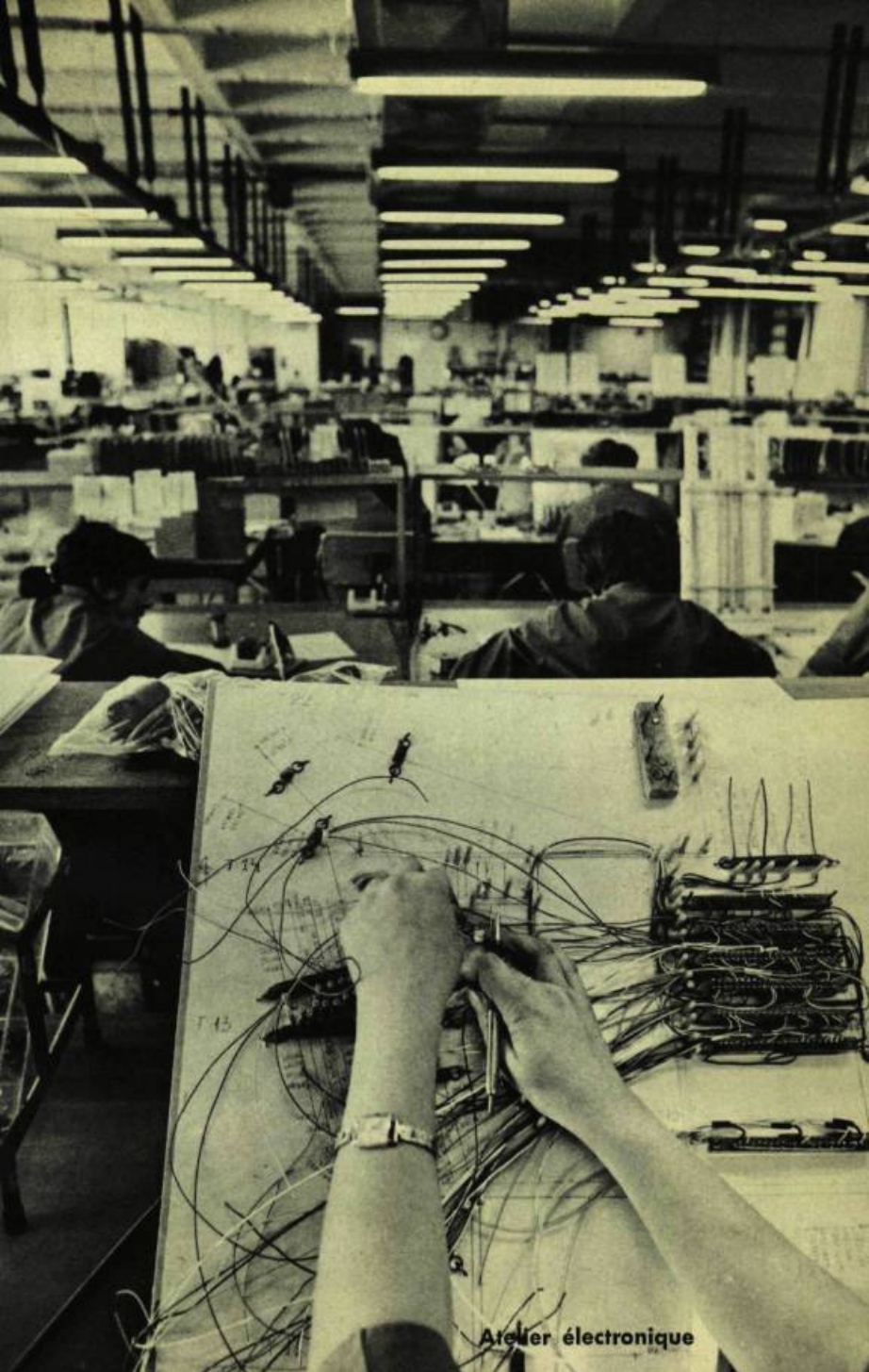
Des jeunes, rue Dizengoff, à Tel-Aviv

... et des plus jeunes encore





Salle de lecture à la Bibliothèque nationale, à Jérusalem



Atelier électronique



Et vous voilà rentrés en plein Jérusalem

littérature m'ennuie terriblement. Je m'endors d'un coup, là, tout habillé. On m'emporte à la salle d'opération. On m'endort et on m'opère. On me réanime et me rendort et l'on taille à nouveau dans ma chair qui ne ressent rien. Je comprends enfin : c'est cette lumière crue dans les yeux.

Je me réveille, me lève tremblant de froid, les vêtements tout fripés. Dehors, la pluie tombe, obsédante. Je vais à la cuisine, mets de l'eau à bouillir, et attends. Tout autour, des piles de vaisselle sale.

Une vieille auto se traîne dans notre petite rue, phares éteints, lentement. Comme un somnambule, elle tâtonne tout au long de la rue, et finit par s'arrêter en grinçant près de chez nous, sous le réverbère. Elle éclate de rires et de cris. Le temps passe. Puis une portière s'ouvre et quelqu'un se précipite dehors, blême, hirsute. C'est mon fils. Son visage est de pierre. Pas l'ombre d'un sourire. Une autre portière s'ouvre. Quelqu'un en jaillit et fait dans la rue des cabrioles mal assurées, soûl, perdu. Il s'approche du garçon, lui saisit les mains, les secoue avec une cordialité démonstrative, et s'enfourme dans l'auto.

A nouveau, des cris et des hurlements comme des prisonniers en révolte. Le temps passe. Puis la voiture brinquebalante démarre, presque en silence, somnambule aux phares éteints elle fait marche arrière, tortue noire qui repart par où elle est venue.

Mon fils est debout près du réverbère. Là où on l'a livré. Il reste là, immobile, le corps légèrement penché. Puis d'un coup, il baisse la tête très bas, et vomit. Il s'essuye la bouche de la main, et avance vers la maison. Il passe devant la cuisine sans s'apercevoir que je suis là. Il entre dans sa chambre et referme sa porte. Une légère odeur de vinasse traîne dans le couloir.

Hiver. Cette côte ! Quelques pluies à peine l'ont-elles atteinte et la voilà qui revient au marécage.

Un vieillard de poète, à moitié aveugle, qui s'obstine à publier sans honte des vers insultants de platitude et qui court après les jeunes artistes, me rencontre dans la rue, passe son bras sous mon bras, trotte à mes côtés sous le ciel gris, dans

les rues trempées, pour me raconter enfin, en clignotant des yeux, qu'il a aperçu mon fils dans une bande de jeunes artistes.

« Un jeune homme tout à fait bien. Il écrit ? »

Des rumeurs me parviennent de tous côtés. Il y en a qui disent qu'on se moque de lui. D'autres que ces mêmes jeunes dégénérés lui trouvent quelque chose de rafraîchissant. Un abruti pareil, et qui ne parle pas, ça ne leur est pas donné tous les jours ! Entretemps, il est devenu l'écuyer d'un jeune poète et le factotum d'un directeur de revue.

Je le chapitrai en mots rudes. Mais il ne m'écoutait pas. Son esprit était ailleurs et ses yeux erraient de par un monde embrumé sans même me voir. Ces dernières semaines, son visage avait quelque peu pâli. Ce que son aspect avait de grossier s'est comme affiné et nimbé d'un impalpable halo de spiritualité. Je le sais : un mot malheureux dans ma bouche et il m'échapperait, partant errer dans les rues et me ridiculisant. Même la maison, il la néglige complètement. Ses repas, il les prend à l'extérieur. Dans le jardin, les herbes sauvages étouffent tout. Moi qui m'imaginais qu'un coin de son âme s'attendrissait sur les plantes !

Lorsqu'il est à la maison, il se barricade dans sa chambre — et écrit. On n'a encore rien vu, mais je le sais, j'en suis sûr : il écrit !

Je le croise dans le couloir et, l'agrippant, j'ironise :

« Alors ? Monsieur écrit ? »

Il se débat entre mes doigts, effaré par ce langage à la troisième personne qu'il est bien incapable de comprendre. Il me fixe, médusé, comme si j'étais un homme perdu.

Il peut s'enfermer dans sa chambre des heures entières, avec une concentration remarquable. Il ne s'interrompt que rarement, juste pour venir au salon prendre un livre, de poésie en général, et reste là, debout, longuement, à l'examiner, sans presque jamais tourner ne fût-ce qu'une seule page. Puis, silencieusement, il remet le livre en place, et s'en va. Dernièrement, il s'est mis à feuilleter le dictionnaire, à fouiner dedans sans repos comme un aveugle. Sait-il seulement s'en servir ?

Je finis par m'approcher de lui et lui demander ce qu'il cherche.

Il veut savoir comment on écrit le ciel.

« Le ciel ?

— Oui, le mot ciel.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Mais, comme ça se prononce ».

Ça ne l'avance pas beaucoup. Il ne bouge pas. Terriblement sérieux.

« Avec un y ou avec un i... » Il murmure presque.

« Un i grec ? Qu'est-ce qu'il viendrait fiche là ? »

Il se mord les lèvres.

« Un i grec ! » Voici que je me mets à hurler. « Et d'abord ! qu'est-ce que tu as en faire, du ciel ? »

Il ne répond plus. Le dictionnaire se referme lentement entre ses mains. Il retourne à sa chambre. Un peu plus tard il reviendra en cachette, reprendra le dictionnaire et se remettra à le feuilleter. Je bondis.

« Quoi encore ? »

Il marmonne quelque chose comme Liberté...

— Liberté ? Et alors ?

— C'est avec un b ou deux b ?

Je suis à nouveau saisi d'une fureur incompréhensible. Au point que je ne sais plus moi-même, tout d'un coup, si ce sacré mot... Je me précipite sur lui, lui arrache le dictionnaire et me mets, nerveusement, à en tourner les pages.

Entretiens, mes idées de départ prenaient forme. De temps à autre, des gens venaient visiter la maison qui portait toujours son écriteau « A vendre ». Je les promène de chambre en chambre, les traîne dans tous les coins, les fais descendre à la cave, leur fais admirer la cour et parcourir le jardin, et termine par le balcon. D'une voix sourde, j'énumère tous les avantages de cette maison où j'ai passé trente années de ma vie. A la fin, d'un air détaché, je dis le prix demandé. Quand ils partent, je note leurs noms et épèle le mien en échange. Ils l'inscrivent sur un bout de papier. Visiblement mon nom ne leur dit rien. Pas la moindre trace d'un vague souvenir. Peut-être n'ont-ils jamais lu un poème.

C'est donc dans l'anonymat le plus complet que je partirai d'ici.

Mais le jardin fait mauvaise impression. Boue et plantes sauvages, comme si nous étions revenus à ce temps, pas si lointain, où cette côte n'était que marécages désolés. Le garçon ne touche plus à la bêche. Il me faut moi-même, jour après jour, attraper un outil et me débarrasser du plus gros, de tout ce qui offense le regard, et en combler les trous à flaques.

Une petite fête au bureau en l'honneur de mon départ. Tous les employés sont là ; on distribue des gâteaux, on lève le verre, on dit beaucoup de bien de moi, quelques yeux même se mouillent. Personne ne mentionne ma poésie. Comme pour ne pas me blesser. Et enfin l'on m'offre un cadeau : *La Mer Déchainée*, peinture à l'huile.

Je commence à faire mes valises. Hésitations sans fin devant la bibliothèque : qu'emporter ? qu'abandonner ? Je bombarde les gendres de lettres pressantes sur l'avenir du fils. Je leur téléphone, je les supplie d'agir vite. Enfin, ils me fixent un rendez-vous dans un petit café du centre. Devant un guéridon, ils m'exposent leur projet. A force de chercher et de fouiner, ils ont fini par découvrir un vieil artisan dans un faubourg de Jérusalem, un relieur, qui accepterait de prendre le garçon comme apprenti au pair. Il avait lui-même un fils comme ça, qui est mort de maladie. Mais il y a une condition, impérative : si le garçon tombe malade, le relieur s'en débarrasse aussitôt. Une crise, ou quelque chose de ce genre... il faut que ce soit bien clair, il ne s'en occupe pas.

Alors les gendres ont cherché et cherché, et ils ont trouvé une vieille femme qui vit toute seule, non loin du relieur ; elle a accepté de le prendre s'il tombe malade. Il faudra payer, bien sûr... Voilà, c'est fini. Il ne me reste plus qu'à signer.

Et ils sortent des papiers.

Je signe. Mais je bous.

Des crises ! des maladies ! Pas de quoi s'inquiéter. Lui, ce n'est pas du tout la même chose... C'est un garçon à la limite... Je vous l'ai dit mille et mille fois... Mais vous ne voulez pas comprendre... Bon, ça va ! restons-en là... »

Mes gendres rangent les documents dûment paraphés, sauf une copie qu'ils me laissent, vident le fond de leurs tasses, et sourient.

« Tu vois bien ! Et toi qui croyais que nous ne nous en occupions pas ! »

Le lendemain, je signe à nouveau. Mais cette fois, c'est l'acte de vente de la maison qui a fini par trouver acquéreur, et à fort bon prix. A cause du terrain ; quant à la maison, on va la démolir.

J'ai aussi vendu les meubles ; en bloc. Le soleil était déjà couché mais il faisait encore clair quand sont venus trois déménageurs qui se sont mis à vider la maison. Ils ont tout emporté, à part deux matelas. Ils lui ont même retiré sa table et sous les mains pendant qu'il était en train d'écrire. Il fut saisi de fureur, et tourna dans toutes les chambres, serrant entre les bras ses papiers qui flottaient au rythme de sa marche. Des feuilles tombèrent, et lorsqu'il s'en aperçut, l'un des déménageurs s'apprêtait déjà à en bourrer un abat-jour. Il se jeta sur l'ouvrier, de tout son poids, prêt à mordre.

J'avais déjà remarqué que, vers le soir, il était pris ces derniers temps d'une sorte d'agitation fébrile.

Je n'ai pu toucher comptant qu'un quart de ce qui m'était dû, mais cela fait quand même une grosse liasse de billets. J'ai essayé de tout vendre, et ce que je n'ai pas réussi à vendre, je l'ai donné. J'ai forcé mes amis à accepter des piles de livres. Si j'avais pu mettre la main sur le garçon, il aurait porté chez des brocanteurs ce que je jette à la poubelle.

Des profondeurs de la cave, je tire de vieux habits, des balais, des cageots de livres, des manuscrits à moi et des manuscrits d'amis, des quantités de choses indéfinissables, des détritrus, des saletés. Trois jours durant, un nuage de poussière plane à l'entrée de la cave.

Au café, je dis à mes amis : « C'est ainsi que l'homme s'affranchit de lui-même ».

A part cela, avec assiduité, je continue à me rendre à cet embryon de port de notre ville géante, afin de réchauffer

mon désir de voyager. Engoncé dans un vaste manteau, parapluie à la main, je traîne dans l'odeur de rouille et de sel, tentant d'engager la conversation avec les marins. Partir ! oui, mais je ne sais toujours pas pour où. Au début, je penchais pour l'Europe occidentale ; puis pour les îles grecques. J'avais déjà engagé des pourparlers avec un capitaine turc qui me parlait du Bosphore et j'ai fini par acheter, pour un prix ridicule, un billet aller-retour sur un cargo qui doit lever l'ancre pour Chypre. J'y suis même monté et, de ma canne, j'ai tapé sur la porte de la cabine qui m'est destinée.

Ce voyage sera une sorte de prélude à de plus lointains départs.

Et pendant ce temps, le fils écrit toujours, debout, comme en prières. Ses papiers s'éparpillent sur le rebord de fenêtre qui lui sert de bureau. Du grand pillage, il a sauvé un petit dictionnaire. Je regarde sa silhouette, et pense : « Eh ! bien, voilà ! tel qu'il est là il pourrait coucher avec une femme. Qui sait ? Peut-être que déjà... »

Il n'a pas encore compris mon départ, la séparation toute proche. Il est tout à son affaire. A peine ai-je réussi à l'arracher à ses papiers et à l'emmener, un après-midi, voir le vieux relieur à Jérusalem.

C'était une journée d'hiver assez douce, nuageuse, mais sans pluie. A la gare d'autobus de Jérusalem, le vieux relieur nous attendait dans une camionnette cahotante où tressaillaient des livres dépenaillés. Il nous transporta jusqu'à son faubourg niché sur la pente abrupte d'un ravin tapissé d'arbres, tout près de la frontière. En silence il nous fit entrer dans sa maison où sa femme nous reçut en silence. Ils nous avaient préparé du thé et des gâteaux et nous firent immédiatement asseoir à table.

Ils me plurent beaucoup.

Ils examinèrent longuement le garçon, sans enthousiasme certes, mais on les sentait quelque peu rassurés comme s'ils s'étaient attendus à pire. Petit à petit, avec hésitation, la conversation s'engagea. Je suis surpris d'apprendre que le relieur connaît mon nom ; et il croit même avoir lu quelque chose de moi (pour quelque raison, il est persuadé que j'écris

de la prose). Mais de toute façon, c'était il y a longtemps, vingt ans peut-être.

Je dois avouer que cela me fait quand même plaisir.

Dehors, le vent se déchaîne. Sur la table, le samovar siffle ; comme autrefois. Dans la cour, un grand arbre, plus vieux encore que le nôtre, au tronc tordu. Un crépuscule d'hiver envahit la fenêtre. De la cendre se mêlant aux dernières lueurs du jour. La frontière. Et ce garçon trop grand, assis comme figé à côté de moi, sans toucher ni à son thé ni à son gâteau. Il est assis, tassé sur lui-même, à regarder l'obscurité qui gagne la fenêtre. Il ne prête aucune attention à ce que nous disons. Soudain, le voilà qui tire de sa poche une grande feuille de papier toute noircie de longues lignes : il l'étale devant lui et y inscrit, lentement, un mot. Puis il replie son papier.

Notre conversation est coupée net. Le relieur et sa femme le contemplent, ahuris.

Je dis avec un sourire : « Il écrit... »

Ils ne comprennent pas.

« C'est un poète ».

Ils en bégayent : « Un poète... »

Et la pluie commence à tomber tandis que soudain, le soleil avant de disparaître à l'horizon, lance ses derniers rayons dans la chambre. Et lui qui est assis près de la fenêtre, ses cheveux se nimbent d'une lumière miraculeuse.

Ils ont les yeux fixes sur lui, comme fascinés. Lui, la plume relâchée entre les doigts, passe sur nous un regard rêveur.

« Oui, oui. Il va publier un recueil de poèmes ; vous n'aurez qu'à le relier ».

Le relieur ne sait plus que penser. Et si je me moquais de lui ? Puis, dans un large sourire :

« Eh ! bien, parfait ! Il va publier un livre, et nous le relions ensemble.

— Gratuitement ?

— Gratuitement ! »

Je me lève.

« Très bien ! Affaire conclue ! Tu as entendu ? »

Mais le garçon n'a rien entendu.

Lorsque nous nous apprêtons à partir, le relieur et sa femme me retiennent dans un coin du salon et me rappellent en chuchotant que, en cas de maladie ou de crise... bref...

Je les rassure.

Nous voici dehors. Le relieur ne peut pas nous reconduire à l'autobus car sa vieille camionnette n'a plus de phares. Nous prenons donc congé de lui et de sa femme, et partons à pied sous le ciel qui ruisselle sans bruit. Il traîne les pieds, gourds, ne sentant rien. Nous arrivons à la station d'autobus et nous réfugions parmi les piliers de fer qui soutiennent le toit de fer. De grands immeubles tout à l'entour, des rochers à nu, une terre rougeâtre. Ville ambiguë, désert ambigu. Jérusalem en sa nostalgie, en sa ruine toujours recommencée. Chaque fois que nous y revenons, toujours nous y retrouvons le souvenir de sa ruine.

Je me tourne vers lui, et les mots me viennent clairs et nets.

« Le relieur et sa femme sont des gens charmants. Mais toi, il va falloir que tu te conduises comme un homme ».

Il ne dit rien. Quelqu'un passe à bicyclette, sursaute en voyant le visage du garçon, et se détourne aussitôt.

La nuit est maintenant tombée. Des lumières s'allument dans les immeubles à l'entour. Sous l'abri, nous sommes seuls. Brusquement, je lui dis :

« Je l'ai vu, ton papier. Il y a déjà tout un poème. Tu vois que tu peux écrire tout seul. Tu n'as pas besoin de moi. »

Il lève les yeux vers moi, et se tait.

Je m'approche de lui. Tout près.

« Montre-moi ton poème.

— Non.

— Pourquoi ?

— Tu vas le déchirer.

— Mais... Dieu m'en garde ! Je ne le déchirerai pas ».

Je tends la main. Il recule. Je veux prendre le papier de force mais il lève les bras pour se défendre. Cette fois-ci, il m'aurait frappé.

Des bicyclettes passent encore devant nous. Au loin, on entend ronronner l'autobus.

C'était le dernier mot de son poème.

Je ne le savais pas.

Cela se passait il y a trois jours.

IV

Un temps épouvantable. Brouillard et givre bouchent les vitres. Je ne me souviens pas d'un hiver aussi dur. Jour et nuit, sans un instant de trêve, rien que grisaille — et au matin, elle est plus épaisse encore. Et dans mon miroir ? C'est encore moi. Une pierre arrachée à son roc. Seuls vivent les yeux, étonnamment brillants.

Je suis sur le départ. J'ai manqué un bateau, un autre m'attend encore. Il ne reste qu'à fourrer dans les valises quelques objets de dernière heure, à plier les serviettes, à répartir l'argent dans les poches, et à disparaître. Depuis deux semaines, nous campons sur nos matelas ; et le nouveau propriétaire vient chaque jour jeter un coup d'oeil. Il commence à perdre patience, cet homme. Il tourne autour de moi d'un air accablé. Hier, il m'a même menacé d'un procès. Il a placé toutes ses économies dans cette affaire, et a de grands projets.

Plus d'hésitation possible. Il faut envoyer le garçon à Jérusalem chez le relieur qui l'attend près de la frontière. Il n'y a plus à balancer. Le garçon n'arrête pas d'errer dans la nuit. Ces derniers temps, il n'écrit plus. Je l'ai attendu jusqu'à minuit passé. Il n'est rentré que bien après trois heures. Il m'a réveillé.

La porte du balcon grince sous ma main. Le balcon est mouillé, jonché de feuilles détrempées et de branches. Le ciel est froid, sans espoir. Silence de la pluie et lumière blême de l'aube qui approche. Tout un univers, vaste et inconnu, s'égoutte devant moi en silence. L'arbre me fait des signes.

N'avais-je plus envie d'écrire ? N'avais-je pas la nostalgie de l'écriture ? Mais qu'écrire encore ? Que dire de plus ? Je vous l'ai dit : tout est duperie. Même ce platane, notre platane, qui s'en va en lambeaux. Son tronc s'écaille et s'éraille. Les couleurs du jardin ont terni et les pierres même ont moisi.

Etre jeté vers le ciel comme une flèche paresseuse. Etre étendu sur les nuages, le dos tourné à la terre et le visage face à un azur irrévocable.

Sacré poète à la retraite !

La pluie devient plus forte. Quelques gouttes m'éclaboussent. Allons ! Il faut rentrer. Dans la maison, un silence lépreux sur lequel plane le chuintement léger d'un souffle ensommeillé. Je vais à sa chambre. Mon pyjama traîne sur les talons. Sur le mur étroit mon ombre est lourde.

Lui, il dort sur son matelas, une veilleuse sur le plancher, à sa tête. Il n'a jamais pu dormir sans veilleuse. Entre les lattes des volets s'insinuent les premières blancheurs du jour.

Je regarde en silence cet être endormi à mes pieds. Puis je m'apprête à repartir quand j'aperçois des journaux en boule, sur le plancher, près du matelas. J'ai peur. Je me baisse, les ramasse. Le papier est encore humide ; l'encre fraîche dessine des entrelacs sur mes doigts. Je m'approche de la fenêtre, vers ce peu de lumière qui perce.

C'est le supplément hebdomadaire d'un de ces journaux à grand tirage, léger et prétentieux. Daté de ce jour même, de cette journée qui va tomber sur le monde. Je tourne les pages d'une main crispée. Dans un coin je découvre le poème : insensé, sans rythme, boîteux, les vers coupés au petit bonheur, des répétitions renversantes, une ponctuation erratique.

Le silence est soudain plus lourd. Je n'entends plus sa respiration. Il ouvre les yeux, rouges et embrumés de sommeil. Sa main tâtonne à la recherche de ses lunettes. Il les met, me regarde — je suis toujours près de la fenêtre. Et voici qu'un petit sourire, un sourire d'excuse, un peu triste, éclaire son visage.

Et c'est maintenant seulement que je vois. C'est mon nom à moi qui s'étale en tête du poème, en lettres qui se mettent à trembler.

ABRAHAM B. YEHOSHUA

(Texte français de David Jassine et Simon Riga)